

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 12

Artikel: Journalistes et journaux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
l'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
Suisse : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
Étranger : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Journalistes et journaux.

On l'a dit : actuellement, le journalisme est une puissance ; une puissance avec laquelle toutes les autres sont obligées de compter, bon gré mal gré. Tout, ou à peu près, se fait et se défait par le journalisme.

Il y a un siècle à peine, les journaux étaient très rares ; plus rares encore leurs lecteurs. A présent, tout le monde est abonné à un, deux ou trois journaux.

Que de personnes, dont la première pensée, à leur réveil, est pour leur journal. Ils le lisent au lit, avant même de déjeuner.

Conseillers d'Etat se rendant à leurs départements ; juges, avocats se rendant à l'audience ; médecins allant visiter leurs malades ; employés d'administrations s'en allant à leur bureau ; ouvriers, petites couturières, sur le chemin de l'atelier, tous ont leur journal à la main. Ils le parcourent à la hâte, avant l'heure du travail. Ce journal n'est pas le même pour tous, mais, grand ou petit, conservateur ou socialiste, scientifique ou amusant, il est pour tous un ami fidèle dont ils ne sauraient plus se passer.

Il est des gens qui souffrent de mauvaise digestion s'ils n'ont pu lire leur journal après le dîner. Le moka — même avec liqueur — et la cigarette ne leur suffisent plus.

Personne, aujourd'hui, ne vase couchersans avoir lu son journal. Combien même ne peuvent s'endormir que leur journal entre les mains.

Et ces milliers de lecteurs deviennent de jour en jour plus exigeants. Les journaux sont légion et il n'y en a point encore assez. Il leur faut faire deux, même trois éditions par jour. Ils n'arrivent jamais assez tôt et n'en disent jamais assez, au gré des lecteurs. Quand les événements chôment un peu, c'est-à-dire quand on ne se dispute pas dans les parlements, quand on ne détrône pas quelque monarque ou qu'on ne renverse pas quelque gouvernement, quand ces bons anarchistes font relâche, quand il n'y a pas de procès à sensation ou de rixes dans la rue, ou, à défaut de cela, une maladie ou la mort de quelque personnalité célèbre, le lecteur est tout désappointé. « Les journaux ne disent rien ces temps, s'écrie-t-il ; ils sont d'un plat ! » Et, de dépit, il replie le journal et le fourre dans sa poche, où le malheureux attend patiemment son dernier sort... Et quel sort, souvent !

Si tout allait pour le mieux, dans le meilleur des mondes, ce serait la ruine du journalisme. Mais nous n'en sommes point encore là. Les journalistes ont encore de beaux jours devant eux. Si le métier est rude, il a aussi ses charmes.

« ... Ce qui fait l'irrésistible puissance de ce métier de journaliste, dit Jules Claretie, dans *Le Journal*, de Paris, c'est qu'il met en éveil, c'est qu'il tient en état de combativité et de vie décuplée toutes les facultés de celui qui l'exerce.

» Non, je ne sais rien de plus attirant, de plus entraînant que cette escrime quotidienne de l'esprit. Qui y touche ne peut s'en détacher.

» Et quoi de plus facilement explicable ? Nous vi-

vons à une époque où se pressent, angoissantes, les questions les plus redoutables. Nous avons besoin de nous en occuper, de nous en préoccuper à toute heure. Impossible de rester neutre dans le grand conflit social de la fin du siècle. Or, le livre, quel que soit son retentissement, est au journal ce que la malle-poste est au télégramme. Le journal, c'est le cri spontané, immédiat.

» Ce papier que je noircis ce matin sera lu ce soir. Ces lignes, cette nuit tracées, seront dévorées dès l'aube. Ah ! la vieille lithographie de Gavarni, représentant, à la première heure du jour, un porteur de journaux et une boulangère, celle-ci accrochant à la porte un pain encore chaud et celui-là glissant sous l'huiss un journal encore frais ! La légende de l'article est demeurée célèbre : *le Pain du Corps et le Pain de l'Âme*. Nous sommes loin de l'époque quasi-préhistorique où le porteur pédestre servait ainsi, lentement, l'abonné.

» Il faut voir, aujourd'hui, au moment précis où les journaux paraissent — à la minute où se lève l'aube des informations — le brouhaha, le fracas, le mouvement, l'activité, la fièvre des vendeurs emportant par brassées les paquets humides de ce papier imprégné encore de l'odeur d'imprimerie. Il faut entendre, faubourg Montmartre et faubourg Poissonnière, le roulement des roues de ces voitures allant au galop vers les gares. C'est le steeple-chase des nouvelles nouvelles. Hurrah ! les journaux vont vite et la province attend.

» Le pétrisseur de pain, les geindres des boulangeries ont passé leur nuit à tordre la pâte, à cuire la fournée qui nourrira les hommes. Les imprimeurs de même ont fait leur œuvre dans la chaude atmosphère de l'atelier, dans le bruit grossissant des machines qui tirent, tirent, tirent, halètent, jettent à la foule cet autre pain dont ironiquement Gavarni parlait.

En visite.

La raconterai-je?... Ne la raconterai-je pas ?...

Il s'agit d'une aventure assez plaisante, arrivée, il y a quelques jours, à une personne de ma connaissance. Et pareille aventure est plus fréquente qu'on ne le croit.

Que mon hésitation ne vous effraye point ! Je vous assure que, à l'égard des convenances, il n'y a pas, dans ma petite histoire, de quoi fouetter un chat. Mais, vous le savez, il est des gens qui voient le mal partout. Pour puérils que soient souvent les scrupules de ces gens-là, je ne voudrais cependant point les froisser.

J'ai pour la bienséance le plus profond respect et je me reprocherais d'y manquer. Est-ce y manquer, toutefois, que de signaler l'un des petits inconvénients — pour ne pas dire plus — qui peuvent résulter d'une observation trop rigoureuse des subtilités de la bienséance ?

Voici les faits, tels qu'ils m'ont été contés :

« Dernièrement, me dit la personne en question, de passage dans le Val-de-Travers, j'acceptai l'hospitalité d'un de mes vieux amis. Et quelle hospitalité !

» Pour me faire honneur, la maîtresse de la maison avait mis les petits plats dans les grands. Du matin au soir, ce ne fut que régalades et festins, arrosés de ces fameux crus neuchâtelois, qui font l'étoile et qui souvent

aussi vous font voir les étoiles en plein midi. Il s'en faut méfier.

» A la fin de la journée, j'étais rassasié des biens de ce monde, tant j'y avais goûté.

» On m'avait donné la plus belle chambre de la maison. Entre onze heures et minuit, je m'y retirai, pressé par un impérieux besoin de repos, qu'expliquaient les excès de la journée.

» J'étais au lit depuis quart d'heure, à peine, lorsque je ressentis les pénibles effets d'un embarras commun à tous les mortels.

» Rester dans cet état était impossible. J'eus été privé, pour toute la nuit, des douceurs d'un sommeil dont j'avais grand besoin. Il fallait aviser au plus tôt.

» Le remède d'ailleurs était fort simple. Il n'est maison qui se respecte qui ne le possède. Le tout est de le trouver.

» Je sautai du lit, j'enfilai mon pantalon et, bougie à la main, le plus doucement possible, je partis à la découverte.

» Pas un bruit dans la maison. Tout le monde dormait. De temps en temps seulement, sous mes pieds, un léger craquement du plancher.

» J'errais déjà depuis un moment dans les corridors et pas un indice de ce que je cherchais. Dans les hôtels, dans les restaurants, un mot, un nombre vous sauve d'embarras, mais dans les maisons particulières, pas la moindre indication. Les portes sont muettes.

» Chaque minute de retard augmentait mon angoisse.

» Une chose rendait encore plus difficiles mes recherches. Les murs étaient recouverts de boiseries, dont les panneaux se confondaient avec ceux des portes, de même dessin et de même dimension. Celles-ci ne se distinguaient qu'à la poignée.

» Mais encore ne pouvais-je m'aventurer au petit bonheur et ouvrir la première porte venue. Je risquais de me trouver dans une chambre à coucher, où mon entrée inattendue eut certainement produit un déplorable effet.

» Je n'y tenais plus... Je commençais à éprouver des souffrances intolérables. Vous voyez d'ici ma situation... Que faire ?...

» Appeler ?... C'était me couvrir de ridicule.

» Subitement, une idée me vint, une dernière ressource : demander à mon nez le service que mes yeux ne pouvaient me rendre. Peut-être sera-t-il plus heureux. De cette façon, me dis-je, il n'y a au moins pas de confusion possible et pas n'est besoin d'avoir le flair du renard et un grand entraînement pour découvrir la piste.

» Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

» Je commençai donc mon enquête par un bout du corridor. D'un panneau à l'autre, je promenai mon appareil olfactif tout le long des jointures. La cuisine, le garde-manger, l'armoire au linge passèrent successivement sous mon nez.

» J'arrivai à l'autre extrémité du corridor. J'étais toujours bredouille. Deux seuls panneaux restaient : tout mon espoir. J'y collai mon nez en tremblant.

» Tout à coup, un léger parfum, oh ! très lé-